

Enfances et immigration dans les œuvres d'Azouz Begag et de Mehdi Charef



Aina Reynés-Linares

Universitat de València, Espagne

aina.reynes@uv.es

Reçu le 29-04-2015 / Évalué le 03-06-2015 / Accepté le 14-09-2015

Résumé

Cet article traite la perspective de l'enfance dans un contexte d'immigration dans trois romans « beur » de deux auteurs considérés comme les fondateurs de cette littérature: Mehdi Charef et Azouz Begag. Au-delà du cadre général de création, il existe des différences qu'il convient, pensons-nous, de nuancer. En effet, la perspective de l'enfance est prise dans l'engrenage de multiples conflits qui illustrent le réseau des relations entre personnages et institutions. Nous abordons cette question à travers *Le gone du Châaba*, d'Azouz Begag (1986), et *À bras-le-cœur* (2006) et *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983), de Mehdi Charef, en analysant les différents points de vue des narrateurs/enfants en rapport avec l'espace de l'école et du bidonville et le problème de l'identité.

Mots-clés : enfance, immigration, identité, littérature « beur », Charef, Begag

Infancias e inmigración en las obras de Azouz Begag y de Mehdi Charef

Resumen

Este artículo trata la perspectiva de la infancia en un contexto de inmigración en tres novelas « beur » de dos autores considerados como los fundadores de esta literatura: Mehdi Charef y Azouz Begag. Más allá del marco general de creación, existen diferencias que convendría matizar. En efecto, la perspectiva de la infancia entra en un engranaje de múltiples conflictos que ilustran el sistema de relaciones entre personajes e instituciones. Abordamos aquí esta cuestión a partir de las novelas *Le gone du Châaba*, de Azouz Begag (1986), así como *À bras-le-cœur* (2006) y *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983), de Mehdi Charef, analizando los diferentes puntos de vista de los narradores/niños en relación con el espacio de la escuela y las chabolas y el problema de la identidad.

Palabras clave: infancia, inmigración, identidad, literatura “beur”, Charef, Begag

Childhoods and immigration in the works of Azouz Begag and Mehdi Charef

Abstract

This article addresses the perspective of childhood, in a context of immigration, in three “beur” novels by two authors considered to be the founders of this literature: Mehdi Charef and Azouz Begag. Beyond the general framework of creation, there are differences that, in our opinion, should be clarified. Indeed, the perspective of childhood is inserted into the mechanisms of many conflicts illustrating the network of relationships between characters and institutions. We address this issue through *Le gone du Châaba* (1986), from Azouz Begag, and through *À bras-le-coeur* (2006) and *Le thé au harem d’Archi Ahmed* (1983), from Mehdi Charef, by analyzing the different points of view of narrators/children regarding the spaces of the school and slums, as well as the problem of identity.

Keywords: childhood, immigration, identity, “beur” literature, Charef, Begag

Introduction

Le roman « beur » fait son apparition dans le panorama de la littérature française au début des années 80, notamment avec la publication en 1983 du premier roman de Mehdi Charef *Le Thé au harem d’Archi Ahmed*. C’est la vague migrante qui donnera naissance à des jeunes de parents maghrébins mais nés ou élevés en France et à la littérature surgie de ce phénomène nouveau qui se démarquera très rapidement des canons français (Vitali, 2013). Des auteurs tels que Faïza Guène *Kiffe Kiffe demain* (2004), *Du rêve pour les oufs* (2006) ou Rachid Djaïdani *Boumkoeur* (1999), *Mon nerf* (2004) ont suivi ce premier élan - marqué principalement par Mehdi Charef et Azouz Begag - et ont contribué à élargir et à enrichir ce domaine littéraire en étroite connivence avec les transformations de la société française. Ilaria Vitali précise cette notion de roman beur :

En effet, le roman beur naît pour témoigner de la condition difficile vécue par la deuxième génération de l’immigration maghrébine. Nés en France et scolarisés en français, les enfants d’immigrés peuvent faire ce que leurs parents, parfois analphabètes, n’ont pas pu faire: prendre la plume et dénoncer la situation critique dans laquelle ils vivent. La clé-de-voute de leurs romans, souvent autobiographiques, est constituée par un personnage-narrateur beur, frontalier de naissance, traversé par des lignes de fractures ethniques, religieuses et culturelles. (Vitali, 2013).

Bien des romans de la première génération d’écrivains beurs racontent le vécu d’un(e) jeune beur « véhiculant une culture d’origine stigmatisée chez une large part de la population majoritaire par des attitudes racistes héritées de l’époque coloniale » (Hargreaves, 2002 : 243).

En effet, les thèmes de l'incommunication, la solitude ou la quête d'identité, un même type de ressort actanciel, une représentation du temps et de l'espace régie par les mêmes fonctionnements et un rythme narratif agile avec de courtes séquences forment les caractéristiques propres de ce type de roman.

Cette utilisation de l'enfant et/ou de l'adolescent comme élément véhiculant ces expériences de vie suppose, non seulement une innovation de par la nature du phénomène, mais également une vision à la fois fraîche et critique qui met le lecteur dans une position d'empathie et de proximité vis-à-vis du protagoniste.

1. L'enfant et l'adolescent : le surgissement des marges

Le roman beur, que ce soit celui des premières générations ou celui des générations plus récentes, se caractérise particulièrement par la mise en place de personnages marginaux ou singuliers¹, des personnages qui vivent dans les marges de la société en raison de leur origine, de leur statut ou de leur profession. Le collectif *Qui fait la France* ² le précise ainsi : « la vocation du collectif est véritablement de porter la parole des sans-voix, des méprisés, du peuple, que ce soit des gens issus de l'immigration ou pas » (Vitali, 2010 : 125).

L'enfant et l'adolescent vont ainsi faire leur apparition de manière brutale dans ce panorama littéraire en accaparant la totalité des protagonistes de ces histoires. C'est leur vision qui va apparaître, avec leurs joies, leurs déceptions et leurs découvertes. Ces romans se présentent donc presque comme des romans d'apprentissage où l'enfant/jeune subira les difficultés liées à son double statut d'enfant et d'enfant d'immigré.

En effet, d'une part, l'enfant / l'adolescent, immigré ou pas, est à ce moment de la vie, à la recherche d'une identité propre en tant qu'être humain et citoyen. C'est un moment d'apprentissage de soi et des autres qui, dans la plupart des cas, n'est pas évident à assimiler. L'adolescence se caractérise par de multiples changements qui rendent cette période cruciale dans le développement de l'identité (Bosma, 1994 : 291). D'autre part, à ce statut d'enfant/adolescent doit s'ajouter celui d'enfant d'immigrés maghrébins. Ces enfants/jeunes, alors qu'ils sont dans la plupart des cas nés sur le sol français, sont souvent traités comme des immigrés par la société française avec tout ce que cela implique. De plus, ces jeunes se trouvent perdus entre deux cultures, celle des parents et celle du pays qui les a vus naître et grandir, et doivent chercher leur propre chemin qui peut être celui des marges, de l'intégration ou de l'assimilation. Les jeunes beurs semblent se situer en ce que Homi Bhabha a nommé « le tiers espace », l'entre-deux propre aux enfants d'immigrés.

Dans *L'intégration* (2006) Azouz Begag se questionne sur les étiquettes telles que « immigrés de la deuxième génération » ou « maghrébins » que l'on place sur la tête des beurs. Selon la loi du sol, ces enfants nés en France devraient être considérés français à part entière ; et pourtant, ces étiquettes les relèguent à la position d'étrangers. Steve Puig l'explique ainsi : « (...) ces enfants d'immigrés sont, sur un plan culturel et linguistique parfaitement intégrés, mais souffrent sur un plan social de discriminations qui les poussent vers les marges de la société » (Puig, 2011 : 35). Cependant, ces enfants ne sont pas des immigrés, ils n'ont pas quitté leur pays comme leurs parents ou grands-parents. Ils sont nés en France, ils ont été élevés en France et ont reçu l'éducation des écoles nationales. Leur perception de leur vie en France est alors bien différente de celle des parents qui, très souvent, rêvent du retour. « La première génération d'immigrés pensent à eux-mêmes essentiellement comme étant *venu* du Maghreb ; leurs enfants sont plus préoccupés par être en France » (Hargreaves, 1997 : 149)³

Mehdi Charef avec *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983), donnera voix à ces jeunes, inspirera et encouragera de nombreux auteurs à suivre ses pas et à raconter un vécu commun, des situations propres à ce double statut d'enfant et d'enfants d'immigrés. Azouz Begag le souligne ainsi :

L'histoire de la galère sociale et urbaine de Madjid, le héros de Mehdi Charef, avait tant de similitude, de proximité avec ma propre expérience sociale, familiale et urbaine, que je m'extasiais à chaque page tournée de retrouver des impressions, des idées, des émotions qui m'étaient très familières. Comment l'auteur avait-il su trouver avec autant de justesse les phrases pour donner vie à des choses que je croyais être de l'ordre de mon intimité ? (Begag, 1998).

Ces auteurs ressentent le besoin d'écrire sur leurs expériences pour mettre au vif la situation que vivent ces jeunes et pour fuir leurs propres fantasmes et traumas. Nous trouvons donc une forte charge autobiographique dans les romans beurs matérialisée, dans les cas que nous analysons, par le prénom des protagonistes. Azouz et Mehdi, les enfants personnages de *Le Gone du Chaâba* et de *À bras-le-cœur*, partagent le prénom avec leurs auteurs. Au moyen des entretiens et des articles publiés sur eux, des rapprochements entre la vie des auteurs et celle des protagonistes sont plus qu'évidents.

L'écriture devient ainsi un besoin vital, une façon de « gueuler », et une sorte de catharsis identitaire :

[...] il me semble que le fait même d'écrire sur mes origines algériennes me montre à quel point je ne suis plus exactement Algérien comme ceux qui sont restés là-bas, mais je ne suis pas exactement Français comme ceux d'ici. La littérature me permet exactement de me construire une identité entre là-bas et ici, un nouveau présent

hybride, en formation, qui corrobore l'idée que la notion d'identité n'est pas une notion figée et inaltérable, bien au contraire. (Begag, 1998).

2. Begag et Charef : deux faces d'un même enfant

2.1. Madjid: l'adolescent qui inspire une génération

Azouz Begag et Mehdi Charef, considérés comme étant les deux grands auteurs beurs de la première génération, recréent tous les deux, à travers leurs romans, leur enfance et adolescence dans les cités de transit puis les HLM de Lyon et de Paris respectivement. Begag dans son article «Écrire et Migrer » partagera sa surprise et son enthousiasme après avoir lu le roman de Charef et après avoir compris qu'il n'était pas tout seul, que le racisme et les humiliations subis dans sa vie, d'autres les avaient subis pareillement de par l'origine de leurs parents. De même, il a découvert que la situation gênante du point de vue identitaire, cette quête du tiers espace était commune à toute une génération de jeunes français de naissance⁴ mais de parents maghrébins.

Elle [l'histoire de Madjid] révélait également à mes yeux la puissance sociale de l'écriture, car en effet, elle me prodiguait un profond sentiment communautaire, une impression de partager exactement la même histoire avec cet écrivain et ses personnages et que, par-delà, nous devons être plusieurs milliers d'enfants d'immigrés en France à ressentir cette reconnaissance. (Begag, 1998).

Même si les personnages de Begag et de Charef partagent des points communs, nous pouvons constater quelques différences remarquables du point de vue des rapports avec les institutions et la famille et du regard de l'enfant. Nous allons ainsi analyser les différentes faces d'un même enfant à partir de *Le gone du Châaba* d'Azouz Begag (1986), *À bras-le-cœur* (2006) et *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983) de Mehdi Charef.

2.2 L'école: espace marginalisant, espace d'intégration

L'école, espace d'apprentissage et de socialisation, représente dans ces romans à la fois l'intégration dans le système scolaire français et par là, dans la société française, et l'endroit de la perte de leurs repères qu'ils soient linguistiques, religieux ou historiques. Comme l'indique Alec Hargreaves, c'est lorsqu'un des deux univers (familial et scolaire) envahit l'autre, que les résultats peuvent être catastrophiques (Hargreaves 1997 : 51) et parfois humoristiques. Dans *Le Gone du Chaâba*, le petit Azouz qui parle bien français, et suivant la morale qu'il a cru apprendre à l'école, dira sans hésiter à la police où se trouvent les moutons de l'abattoir clandestin : « Fier de moi et sous les regards stupéfaits des femmes du Chaâba, je conduis les représentants de l'ordre et de la justice jusqu'à la mare de sang séché. » (Begag, 1986 : 125).

Cette intrusion d'un univers dans l'autre nous le retrouvons de même dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed*. Malika, fâchée et contrariée par l'attitude passive de Madjid, lui parle en français et ce dernier fait semblant de ne pas comprendre ce qu'elle dit :

« *Finiant, foyou* », tout y passe.

Madjid fait semblant de ne pas comprendre.

Calmement, il répond pour la faire enrager encore plus

- *Qu'est-ce que tu dis là, j'ai rien compris.* (Charef, 1983 : 16).

Par rapport à ce moment concret, l'auteur expliquera dans un entretien qu'il s'identifie pleinement avec son personnage, Madjid, mais qu'il a décidé d'en minimiser la dureté dans ce passage : « Madjid, c'est moi [...] Quand il dit à sa mère qui lui parle en arabe : « Je ne comprends pas ce que tu dis ». J'ai failli mettre *plus*. Mais ça aurait été trop dur. » (Trémois, 1985 :8)

Les personnages de Begag doivent toujours revendiquer une appartenance française que les autres semblent leur ôter à cause de leur origine ou celle de leurs parents.

Après le foyer familial - et la rue dans le cas de *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* - c'est l'école qui sera l'espace le plus important dans les romans beurs. La critique à l'institution scolaire, que ce soit dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* ou dans *À bras-le-cœur*, est liée au manque d'intérêt de la part des professeurs et de l'établissement qui, rapidement, classent les enfants d'immigrés dans les classes de rattrapage sans faire l'effort de suivre leur parcours et de leur donner une option de sortir de la pauvreté dans laquelle ils se trouvent. Cette expérience de la classe de rattrapage sera développée par Charef dans son roman puis son film homonyme *La maison d'Alexina* (1999). Mehdi, le protagoniste de *À bras-le-cœur*, qui nous rappelle fortement l'auteur, exprime sa crainte de la classe de rattrapage dans laquelle ils l'ont placé dès son arrivée en France, une classe où « on chuchote en attendant qu'il se réveille [le maître] » (Charef, 2006 :168)

On m'a casé dans la classe de rattrapage avec les « absents », les tarés, et tous ceux qui n'ont rien à foutre de l'école. Ils ont de huit à quinze ans. Je suis anxieux. J'ai peur de me retrouver avec eux. Mon autre angoisse c'est le maître. [...] Il est jaloux des autres maîtres en charge des élèves « normaux ». (Charef, 2006 : 164).

Le professeur est largement décrit par Mehdi comme un être « complètement à l'ouest », avec une « silhouette inquiétante », « vieux, long et maigre », avec « le teint pâle, les lèvres poisseuses et une espèce de jus blanc aux commissures » (Charef, 2006 : 164). Schoëder, le seul élève français de cette classe de rattrapage considère que Mehdi sortira vite de cette classe de rattrapage vu qu'il sait lire et a de l'éducation. C'est lui qui tous les jours en classe lit un chapitre des *Misérables* de Victor Hugo. Le

choix du titre du livre est significatif des clins d'œil de Charef vis-à-vis des références intertextuelles.

La vision que donne Madjid de la classe de rattrapage fait écho à celle de Mehdi. Le lecteur connaît le sort de Madjid du point de vue scolaire : l'échec. Pourtant pour Mehdi, l'espoir d'une réussite existe.

À l'école des Fleurs, la direction avait créé une section pour enfants analphabètes ou à moitié. On l'appelait la classe de rattrapage. Mais bientôt elle devint la classe des fous : ceux qu'on montre du doigt en mimant des grimaces de chimpanzé.

On entassait là toute la mauvaise graine du béton, tous les futurs locataires de Fleury-Mérogis. (Charef, 1983 : 96-97)

Dans *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, dans cette « université du fils-du-pauvre-qui-n'a-pas-eu-de-chance » règne dans toute sa splendeur le cynisme et la perversité du système scolaire adressé à ces jeunes des banlieues, à propos du professeur.

Ça devait certainement l'amuser de faire bander des adolescents. Pendant qu'ils bandent, *ils gueulent pas. [...] Des fois elle se faisait garce, plus salope que de coutume. Elle commençait sa séance de strip-tease, les élèves même pas encore en classe. Ces jours-là, elle tenait absolument à monter l'escalier la première. On la laissait grimper quelques marches et on suivait le pas. [...] Et Pat, le Pat devenait tout petit. On aurait cru un enfant de chœur qui suit le curé, un cierge à la main. Il grimpait mécaniquement les marches, les yeux au ciel, et au bout la Sainte Vierge. Son regard mouillant s'éclaircissait, comme hypnotisé. (Charef, 1983 : 53-54).*

Le cas d'Azouz est bien différent. C'est à l'école que l'enfant beur « fait l'expérience de l'écart et de l'anomalie qu'il représente par rapport à la normalité » (Laronde, 1993 : 134). Azouz comprend rapidement que c'est par le biais de l'école qu'il peut s'intégrer dans la société et sortir de la pauvreté et du bidonville. Une idée est claire dans son esprit : il ne veut pas vivre comme ses parents, isolés des français à cause, entre autre, de leur mauvais français qui les empêche même de lire les appréciations des professeurs. Son ignorance provoque en lui une honte profonde qui va l'amener à vouloir changer de « peau » et tout faire pour devenir le meilleur de la classe malgré sa situation. Vivre au Chaâba, équivaut pour lui à vivre dans la pauvreté et les marges.

[...] il y a des mots que je ne sais dire qu'en arabe : la kaissa par exemple (gant de toilette). J'ai honte de mon ignorance. Depuis quelques mois j'ai décidé de changer de peau. Je n'aime pas être avec les pauvres, les faibles de la classe. Je veux être dans les premières places du classement, comme les Français [...] Je veux prouver que je suis capable d'être comme eux. Mieux qu'eux. Même si j'habite au Chaâba. (Begag, 1986 : 60).

Ce n'est pourtant que lorsqu'il écrit sur un sujet qui le touche de près qu'il atteint un de ses objectifs : avoir la meilleure note de la classe et notamment, avoir une meilleure note que les Français : « la meilleure note de toute la classe, à moi, Azouz Begag, le seul Arabe de la classe. Devant tous les Français ! » (Begag, 1986 : 224).

Comme le précise Azouz Begag :

L'origine ethnique (maghrébine ou africaine) des jeunes les conduit souvent à s'exprimer à la maison avec leurs parents dans une langue maternelle différente du français et, partant, à déformer, reformer, jouer avec la langue officielle apprise à l'école. (Begag, 1999 : 67).

C'est ainsi que Zohra, la sœur d'Azouz, acquiert une grande valeur par sa maîtrise du français et de l'arabe. Le jour des classements, elle traduit de baraque en baraque en adoucissant les appréciations.

Dans *Le gone du Chaâba*, les mélanges du français et de l'arabe, ainsi que la transcription de la manière de parler de ses parents acquièrent toute son importance, notamment avec *Le guide de la phraséologie bouzidienne* et *Le Petit dictionnaire des mots bouzidiens* que l'auteur place à la fin du roman. Le père, face à la menace d'expulsion, demande : « A la Dichire, y en a li magasas, l'icoulebour li zafas ? » (Begag, 1986 : 240). Charef reproduit également ce parler des parents à travers la mère de Madjid, Malika : « - Ti la entendi ce quouji di ? » (Charef, 1983 : 16).

Réussir à l'école devient donc une étape fondamentale pour l'objectif d'Azouz : l'intégration. Le suivi et la croyance aveugle en ce qu'il entend à l'école provoque des scènes avec une grande dose d'humour mais pourtant tragiques : « Le maître a toujours raison. S'il dit que nous sommes tous des descendants des Gaulois, c'est qu'il a raison, et tant pis si chez moi nous n'avons pas les mêmes moustaches » (Begag, 1986 : 62). L'attitude du petit Azouz n'est pas bien perçue par les enfants du Chaâba. L'intégration dans le milieu scolaire provoque en quelque sorte le refus et la marginalisation de la part des enfants du bidonville :

- *T'es pas un Arabe, toi »*

Ouais, ouais, pourquoi que t'es pas dernier avec nous ? Il t'a mis deuxième, toi, avec les Français, c'est bien parce que t'es pas un Arabe mais un Gaouri comme eux. [...] - C'est bien ça, t'es un Français. Ou plutôt, t'as une tête d'Arabe comme nous, mais tu voudrais bien être un Français. (Begag, 1986 : 94)

Cependant, dans *L'intégration* (2006) Begag insiste sur l'opposition intégration / assimilation et comme l'indique Stève Puig, d'après l'auteur « la société française prône un modèle d'intégration qui dissimule une politique d'assimilation plus ou moins marquée et qui tend à vouloir effacer les particularités culturelles et linguistiques ».

(Puig, 2011 : 29). L'univers familial et scolaire semblent être diamétralement opposés : « Entre ce qu'il raconte et ce que je fais dans la rue, il peut couler un oued tout entier. » (Begag, 1986 : 59).

Azouz désire à tout prix quitter les marges et se rapprocher le plus possible des habitudes des petits français. Cette évolution du point de vue social est marquée par la structure du roman qui passe de l'espace du bidonville à celui de la cité HLM à la fois que le protagoniste évolue dans sa volonté d'intégration. Azouz passe aux meilleures classifications de la classe, mais il aspire également à sortir du Chaâba ; il insistera de toutes ses forces auprès de son père afin de déménager dans un appartement à Villeurbanne. Il a honte du Chaâba : « Je sais bien que j'habite dans un bidonville de baraques en planches et en tôles ondulées, et que ce sont les pauvres qui vivent de cette manière. [...] Moi j'ai honte de lui dire où j'habite. C'est pour ça qu'Alain n'est jamais venu au Chaâba » (Begag, 1986 : 59). Cette honte du Chaâba et sa peur d'être mis de côté l'amèneront même à se faire passer pour un juif :

Si j'avais avoué que j'étais arabe, tout le monde m'aurait mis en quarantaine. [...] Et puis, les Taboul racontent aussi que, dans le désert, là-bas, un million d'Israéliens ont mis en déroute plusieurs millions d'Arabes, et je me sens humilié à l'intérieur. Alors, il valait mieux que je sois juif. (Begag, 1986 : 189).

Les caractéristiques vestimentaires de sa mère, ses tatouages et même son attitude, bien éloignée de celle d'une mère française, provoqueront en lui une honte et un refus profonds :

Là, sur le trottoir, évidente au milieu des autres femmes, le binouar tombant jusqu'aux chevilles, les cheveux cachés dans un foulard vert, le tatouage du front encore plus apparent qu'à l'accoutumée : Emma. (Begag, 1986 : 190).

Dans la scène du marché où le professeur Grand voit Azouz en train de vendre des fleurs, le personnage beur prend toute son ampleur et profite de la position stéréotypée qu'on lui octroie.

Arrêtez de pleurer, Monsieur Grand, ce n'est pas pour gagner ma vie que je vais vendre mes bouquets au marché, mais surtout pour ficher la paix à ma mère. Et puis je me marre bien quand je vois les Français dépenser leur argent pour acheter des fleurs que la nature leur offre à volonté. (Begag, 1986 : 76).

Un phénomène similaire arrive dans la scène du vol dans le métro de *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*. Madjid et Pat volent le portefeuille d'un homme dans le métro. Cependant, Madjid passera l'objet volé à son copain, se situera à côté de l'homme et de sa femme et attendra la réaction habituelle dans ces cas-là : l'homme associera « l'arabe » avec le vol de son portefeuille. Madjid est de ce fait, coupable d'un vol mais

victime à la fois du stéréotype lié à « l'Arabe ». Madjid profite ici et ironise du fait de la confusion du vol avec son origine ethnique. De ce fait, le délinquant devient la victime d'une accusation juste puisqu'en réalité le jeune a participé au vol, mais injuste par une accusation faite à partir d'un préjugé stéréotypé.

C'est paradoxalement aussi à l'école que le petit Azouz apprendra l'histoire du pays de ses parents de la main d'un professeur pied-noir : « Depuis maintenant de longs mois, le prof a pris l'habitude de me faire parler en classe, de moi, de ma famille, de cette Algérie que je ne connais pas mais que je découvre de jour en jour avec lui. » (Begag, 1986 : 213).

2.3. Les deux faces du bidonville

L'espace du bidonville, espace de boue et de misère est perçu aussi différemment dans ces romans. En ce qui concerne la perception qu'ont les personnages du bidonville dans lequel ils débarquent, dans *Le Gone du Chaâba*, Azouz nous introduit dans un espace qui, malgré des conditions de vie ardues, présente une unité où les familles sont vraiment unies, s'entraident, se connaissent toutes et gèrent ce bidonville, ce chaâba, comme s'il s'agissait d'un village en Algérie. Notons que le mot « chaâba » signifie « village » en arabe, et que celui-ci est un lieu de sociabilité où les hommes se réunissent après le travail pour fumer et parler au son d'une musique orientale : « le Chaâba est merveilleux. Le bidonville reprend vie après une journée de travail. Tous les pères de famille sont rentrés » (Begag, 1986 : 63). Dans *Le thé au harem d'Arché Ahmed*, Madjid remémore son arrivée au bidonville, « rue de la Folie », les « baraques enfumées et froides » (Charef, 1983 : 115). Comme Azouz, le personnage de Charef dessine un endroit structuré, « un village, un vrai labyrinthe mais organisé, avec un boucher, un épicier, un café-bar, un restaurant, même un coiffeur » (Charef, 1983 : 117).

Or, les enfants ne semblent pas se soucier des difficultés de vie de ces bidonvilles, sûrement insalubres, de vraies « favelas brésiliennes, le soleil en moins » (Charef, 1983 : 117). Si Madjid n'orne pas sa description et l'on perçoit la tristesse et la prise de conscience que donne le recul, toutefois il lui reconnaît une liberté perdue dans les HLM.

Les enfants jouent avec une petite graine d'insouciance dans la misère, dans la boue, sous la fumée dense et épaisse que crachent les cheminées. Ils se débrouillent toujours, les gosses, pour s'amuser, même sur un champ de mines... (Charef, 1983 : 117).

Dans *À bras-le-cœur*, la description que fait le petit Ali de son arrivée au bidonville, traduit le choc qu'il subit et le contraste avec son arrivée magique à la ville de Paris. La boue, la puanteur et l'ambiance lugubre qui se dégagent, font de cet espace presque un organisme vivant prêt à les engloutir :

Les cheminées dégueulent une fumée dense et âcre...Par terre, il y a une épaisse couche de boue. Mon père se dirige vers le baraquement. [...] C'est vraiment le fond du fond, on ne peut pas tomber plus bas. Des allées tortueuses, fangeuses et puantes conduisent vers notre bicoque. [...] La baraque est divisée en deux parties : une pièce pour les enfants avec quatre lits superposés et une autre, plus vaste, qui fait office de cuisine, de salle à manger, et où il y a aussi le lit de mes parents. Le sol est en terre, humide. Il y a des creux et des bosses. [...] Notre taudis est situé au milieu du bidonville. Il a coûté quatre cent mille francs à mon père. Une petite fortune ! [...] Il faut s'asseoir sur des chaises. Mais il n'y en a pas pour tout le monde. Mon père doit encore acheter des nattes [...]. L'air empeste le goudron du shingle, le mazout et le charbon. L'odeur de la fange épaisse me soulève le cœur. Les allées sont étroites. Les cloisons penchent. J'évite les flaques les plus profondes, mais je marche quand même dans la boue noire.» (Charef, 2006 : 154-156).

Les bidonvilles supposent ainsi des espaces rudes, durs à vivre, où les conditions hygiéniques et le confort y sont absents, mais ils représentent également un espace de liberté pour les enfants, qui ont la capacité de s'adapter dans les milieux les plus hostiles mais aussi pour les adultes qui, d'une certaine manière, arrivent à gérer ce lieu comme s'ils étaient en Algérie. Le bidonville échappe quasiment au pouvoir centralisant dans la mesure où il est situé dans les marges de la ville, de la société. En dépit de la pauvreté qu'il exhale, il assure une proximité entre les êtres difficile à conserver dans les cités HLM de par son architecture.

Conclusion

La littérature « beur » présente ainsi des narrations liées au vécu des enfants et des jeunes de parents immigrés maghrébins qui ont, grâce à leurs écrits, fait entendre leurs voix et les difficultés subies dans le passé. L'enfant et l'adolescent, présents dans la plupart des romans dits « beur », vont exprimer d'un regard nouveau tout le malaise provoqué par une situation de marginalisation ethnique alors qu'ils sont, dans presque tous les cas, nés en France et donc de nationalité française. Le contraste entre la vie familiale et la vie en dehors des murs familiaux provoquera, entre autre, le besoin de choisir entre l'un et l'autre, ou plutôt entre l'intégration (ou plutôt assimilation) et la vie dans les marges.

Ce choix du personnage de l'enfant suppose d'une part l'exposition de faits durs et parfois cruels ou injustes sous une vision naïve ou innocente qui, au lieu de minimiser la critique, la rend encore plus frappante. De même, ce choix devient logique dans la perspective où l'enfance et l'adolescence sont des moments de développement personnel profond et de recherche d'une identité propre. C'est donc un moment crucial dans la vie des auteurs qui, au moyen de leurs écrits semblent en quelque sorte atténuer et assimiler les blessures du passé.

Bibliographie

- Begag, A. 1986. *Le Gône du Chaâba*. Paris : Seuil.
- Begag, A. 1998. « Écrire et migrer ». *Ecarts d'identité*, n° 86: «Migration, Exil, Création,» [En ligne] .http://guillaume.guthleben.free.fr/Immigration/Docs%20en%20ligne/ecriture%20et%20migrer_Azouz%20Begag.PDF [consulté le 20 février 2015].
- Begag, A. 1999. « Écritures marginales en France. Être écrivain d'origine maghrébine ». *Tangence* n° 59, p. 62-76.
- Begag, A. 2003. *L'intégration*. Paris : Ed. Cavalier Bleu
- Bhabha, H. 1994. *The Location of Culture*. London/New York : Routledge.
- Bosma, H.A. 1994. « Le développement de l'identité à l'adolescence ». *L'orientation scolaire et professionnelle*, 23(3), p. 291-311
- Charef, M. 2006. À bras-le-cœur. Paris : Mercure de France.
- Charef, M. 1983. *Le Thé au harem d'Archib Ahmed*. Paris : Mercure de France.
- Descombes, A. 2004. Almost/ Presque : Hanif Kureishi et Azouz Begag, écrivains des marges. In : Minorités postcoloniales anglophones et francophones. Études culturelles comparées. Paris : L'Harmattan.
- Hargreaves, A. 1997. *Immigration and identity in beur fiction. Voices from the North African Community in France*. Oxford : Berg.
- Hargreaves, A. 2002. « Littérature «beur» ». *Littératures frontalières, Spécial: Littérature maghrébine : interactions culturelles et méditerranée*, volume 1, n° 24, p. 233-254.
- Harzoune, A. 2001 "Littérature: les chausse-trapes de l'intégration". *Revue Hommes et Migrations*. n°1231, mai-juin, p. 19.
- Laronde, M. 1993. *Autour du roman beur : immigration et identité*. Paris : L'Harmattan
- Puig, S. 2011. Du roman beur au roman urbain : de *L'intégration* d'Azouz Begag à *Désintégration* d'Ahmed Djouder. In : Intrangers II. Littérature beur, de l'écriture à la traduction, Louvain-La-Neuve : Academia / L'Harmattan.
- Trémois, J.M. 1985. « Le Thé au harem d'Archimède : Un espoir en béton », *Télérama*, 1^{er} Mai 1985, p. 8.
- Vitali, I. « 'À l'avant-garde du réel' : entretien avec Mohamed Razane et Karim Amellal du collectif 'Qui fait la France?' », *Francofonia*, n° 59, automne 2010, p. 125-126.
- Vitali, I. 2013. « Une promenade dans le bois du 'roman beur' : De Mehdi Charef à Rachid Djaidani ». *Lire le roman francophone. Hommage à Parfait Jans (1926-2011)*, Publifarum, n°20. [En ligne] : http://publifarum.farum.it/ezine_articles.php?id=254[consulté le 01 mars 2015].

Notes

1. Dans un entretien avec Samir Ardjoum, Mehdi Charef précisera qu'il préfère le mot « singuliers » à « marginaux ».
2. Collectif de différents auteurs parmi lesquels se trouve Faïza Guène ou Mohamed Razane, auteur de *Dit Violent*(2007) et président de «Qui fait la France?».
3. « First-generation immigrants think of themselves essentially as *having come from* North Africa ; their children are mainly preoccupied with *being in* France ».
4. Notons que Mehdi Charef est né à Magnia en Algérie mais a émigré en France étant enfant.